



Ma rencontre avec Laura Paccot pour l'amour du vin



par Géraldine Savary

Toutes les deux semaines, Géraldine Savary contribue à Heidi.news au travers d'une rencontre afin de dessiner, article après article, une constellation de personnalités dont le tracé serait totalement subjectif, aléatoire et transparent.

Dans le vin, il n'y a pas que du raisin. Il y a des histoires, des transmissions, des destins. Et des gens évidemment. Hermaphrodite depuis que l'être humain l'a réinventée, la vigne a-t-elle un genre? Un genre du genre masculin? Mains calleuses, épaules musculeuses et regard puissant? Parce que depuis quelques années, les femmes vigneronnes sont omniprésentes dans les métiers du vin. Aux pionnières comme Marie-Thérèse Chappaz se joint désormais une nouvelle génération de responsables de domaines viticoles. J'avais envie de rencontrer «pour de vrai» l'une d'entre elles. Un peu pour parler de l'impact de la crise du coronavirus sur leur profession, un peu pour sortir du confinement imposé, beaucoup pour parler de leur travail.

J'aurais pu m'inviter chez Noémie Graf, ou Catherine Cruchon, ou Sarah Meylan, ou Sandrine Caloz. Des jeunes femmes incroyables qui se sont imposées avec force dans un métier traditionnellement masculin. J'ai choisi de contacter Laura Paccot, vingt-neuf ans (vingt-neuf ans!!!), responsable de la vigne pour le Domaine La Colombe, à Féchy dans le canton de Vaud.

Je m'y rends mercredi. Pour elle comme pour moi, le premier contact humain hors famille, depuis le confinement imposé par le Conseil fédéral, le 16 mars dernier. Des nuages indociles traversent le ciel, l'air est salé, presque marin, le vent ondule dans les vignes. La pluie qui par moments nous surprend sature les couleurs. Tout dans cette nature est présentiel, comme bientôt les enseignants romands un jour sur deux.

Laura Paccot me propose une visite de ses vignes à vélo électrique. Au même instant, le Conseil fédéral annonce que les mesures de déconfinement se précisent, que les commerces et les restaurants ouvriront à nouveau. Depuis le haut de Féchy, on voit l'autoroute tel un serpent aux écailles argentées, libérée des voitures.

Toutes les deux, on regarde le paysage qui s'étale devant nous, un verre de vin à la main, et c'est comme si on respirait du même souffle, et que les battements de nos cœurs disaient: il y a du bon dans cette maudite parenthèse épidémique, un moment un peu magique où le lac rencontre la vigne, où les oiseaux ont l'air de chanter plus fort parce qu'on les entend mieux.



Quand on est responsable d'une vigne, à vingt-neuf ans, est-ce qu'on est inquiète pour l'avenir? «Nous avons traversé une grosse crise viticole l'année passée, répond Laura. Notre profession est victime de la suppression des taxes à l'importation. Les salaires, le terrain, tout est plus cher en Suisse. Et il y a trop de vins produits dans le monde, en particulier dans des pays qui n'en consomment pas et qui l'exportent ici. Résultat, les vins suisses représentent 35% des vins consommés en Suisse. Alors évidemment la crise liée au coronavirus n'aide pas. Nous on vend beaucoup à la restauration et donc, on pâtit de la fermeture des établissements publics. Les marchés internationaux qui représentent 5% de notre volume d'affaires sont fermés. En particulier vers Hong-Kong et le Japon, qui adorent le chasselas. Mais je dois dire aussi que nos clients privés sont fidèles et nous soutiennent. Ça compense un peu.»

Laura Paccot a quelque chose d'une Jeanne Moreau qui aurait fait un apprentissage agricole dans une ferme en Suisse allemande pour apprendre le métier de vigneronne. Une silhouette fine, une grâce dans les mouvements, une détermination dans les yeux. Une détermination qui l'a conduite à passer de l'École hôtelière de Lausanne à responsable d'un gros domaine viticole. Ses vignes s'étendent sur Féchy, Bougy, Perroy, Mont-sur-Rolle sur des terrains pentus, ensoleillés, secs. Que du chasselas ou presque. Elle vient de planter des rangs de pinot noir, sa première plantation. «Je savais depuis un moment ce que je voulais». Son père s'occupe de la cave. «A terme bien sûr, je vais tout reprendre. La cave, c'est l'aboutissement.»

En attendant, elle suit chaque cep, cherchant à comprendre ce que la nature lui offre. «La vigne c'est une production humaine, donc on doit rester modeste. Respecter la nature et l'accompagner. Une vigne, ça peut durer cent ans. À la fin de ma vie, j'aimerais pouvoir dire que je n'ai laissé mourir ni le sol ni la vigne.»



On n'a pas tellement envie de lui poser des questions, plutôt de la laisser choisir ses mots. Spontanément, elle me dit, «il y a trente ans, il y aurait eu deux hommes à notre place». Oui, il y a une nouvelle génération de femmes dans les métiers de la vigne. Un vrai boum de filles vigneronnes. Ça a pris du temps, rappelle Laura Paccot. «Je pense que la culture chrétienne a bloqué la présence des femmes dans les métiers du vin. On disait que la menstruation faisait tourner le vin, qu'ivres, les femmes allaient dévoiler des secrets de famille, ou que boire altérerait leur capacité reproductive. Ma grand-mère par exemple n'avait pas le droit de tailler.»

Comment expliquer alors qu'ici comme ailleurs, les femmes ont repris des domaines? «Avant, c'était toujours l'homme qui reprenait l'exploitation. Mais dans les années soixante, les femmes fument, boivent et conquièrent leur liberté, le vin devient le symbole de cette émancipation. La mécanisation de certaines activités viticoles aussi a rendu le métier moins dur du point de vue physique. Ça a été un travail de longue haleine pour s'imposer, mais maintenant je crois que ça bouge vraiment. Je ne suis pas active dans les organisations de femmes vigneronnes mais j'ai compris à quel point c'était important, qu'il y ait plus de femmes dans les vignes, dans les caves, et pas seulement à la vente. J'espère qu'on arrivera à la parité.»

En tous les cas, s'occuper d'un domaine ne l'a empêchée ni d'avoir un enfant, ni de tracer son avenir. Un avenir qu'elle dessine dans une sorte de cosmogonie où tout interagit. Depuis les profondeurs de la terre, habitée par des millions de filaments interconnectés jusqu'au croissant lunaire. La vigne serait un point de ralliement entre le sol et le ciel. Et l'intervention humaine consisterait à organiser la rencontre. «En 1999, mon père a commencé à faire de la biodynamie, à savoir redonner de la vie aux sols. Laisser pousser l'herbe, faire venir les insectes, organiser une résistance naturelle à la vigne mais sans la faire



souffrir. Au début, on l'accusait de polluer les terrains de ses voisins. On voulait des sols propres. Maintenant tout le monde s'y est mis. On va passer bientôt à l'étape suivante. Laisser l'herbe partout, y compris sous les rangs. Et travailler les sols avec les plantes, colza, luzernes, trèfles. Installer des animaux, moutons, canards, vaches ou oies. Pour apporter plus de diversité, pour sortir de la monoculture, les animaux fauchent l'herbe en la mangeant et apportent des nutriments par leurs excréments. On n'a pas encore toutes les solutions, mais on cherche. Et pour combattre les coronavirus de la vigne (le mildiou et l'oidium), on teste le lait maigre, le sel ou les huiles essentielles».

Laura Paccot est une vigneronne plantée dans son temps. L'initiative populaire anti-pesticides lui donne raison. Le souci des gens à consommer des produits respectueux de la nature confirme ses choix. Elle cherche des vins qui traduisent cette dialectique entre la terre et la vigne. Jusqu'à la cave. Le Domaine La Colombe produit deux vins naturels (produits sans intrants, ni sulfites et avec des levures indigènes), dont un s'est récemment attiré les compliments de la presse alémanique.

Du raisin à la cave, de la fille au père. Comment travailler ainsi, en famille? Est-ce qu'on ne rêve pas toutes de quitter le foyer familial, de voler de nos propres ailes, de voir le monde? La question fait sourire Laura Paccot. «Je suis allée à l'étranger, à Berlin, à Bruxelles, en Afrique du Sud. Pendant ma vie d'étudiante, je voulais toujours partir, découvrir, j'ai beaucoup aimé tous ces voyages, très enrichissants. Mais je suis maintenant heureuse d'être de retour et d'avoir des projets sur le long terme. J'ai une relation avec ma vigne. Tu travailles, tu vois les effets. Avec mon père, il a fallu quelques ajustements au début. Je suis responsable du domaine, lui de la cave, on discute, on mange ensemble tous les jours, on est sur la même longueur d'ondes. Ma tribu est là, autour de moi.»

Son père lui a avoué récemment qu'il n'avait jamais connu une période aussi difficile que celle que les milieux de la vigne traversent actuellement. Ça l'inquiète mais pas trop. Elle dit qu'on ne peut pas vivre dans la peur, de la météo, de la maladie, de la crise. Elle dit qu'elle a de la chance. Qu'elle vit sa vie rêvée.



Un dessin de Kalina Angelova